Eloge

HISTORIQUE

DE JEAN RAILLARD,

Médecin en chef

De l'Hospice de l'Antiquaille, Membre de la Société
de Médecine de Lyon,

Lu, en séance publique de cette Société, le 18 août 1828,

PAR M-A. CHAPEAU,

D. M. P., SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL.



LYON,

IMPRIMERIE ANDRÉ IDT, RUE ST-DOMINIQUE
N. 13.

1828

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

JEAN RAILLARD.

MESSIEURS,

POUR la cinquième fois, depuis peu de temps, la mort vient de frapper dans vos rangs ; et cette fois encore elle semble avoir compté moins les années que les services rendus à la science et à l'humanité. Elle a atteint MORTIER et BLANCHIN à la fleur de leur âge, et dans un moment où vous fondiez avec orgueil, sur leurs rapides et brillans succès, vos plus riches espérances. Si elle vous a ravi moins prématurément messieurs BELLAY et JOANNON, elle vous les a ravis trop

tôt encore, puisque leur vie n'avait pas cessé d'être utile aux hommes et à la prospérité de notre société. Vous étiez à saluer de vos derniers adieux celui de nos confrères pour qui la tombe venait de s'ouvrir, lorsque M. RAILLARD, encore au solstice de l'existence humaine, achevait de vider douloureusement la coupe de la vie, avec un courage et une résignation dignes du médecin.... Qu'est-ce en effet que l'exercice de notre profession, si ce n'est un long apprentissage de la mort ! ! !

J'ai résisté au sentiment de ma faiblesse, lorsque j'ai accepté de vous l'honorable et douloureuse mission de jeter en votre nom quelques fleurs sur la tombe de votre estimable collègue, et d'exprimer les justes regrets que sa perte nous cause. Convaincu que le récit pur et simple d'une vie aussi utilement remplie que la sienne doit suffire pour acquitter la dette de la reconnaissance, pour allumer l'émulation dans de jeunes cœurs, et pour recommander la mémoire de celui que vous pleurez à la vénération de nos concitoyens, je n'ai vu, dans la tâche que vous m'avez imposée, que l'obligation de consulter nos souvenirs et de les retracer modestement. Tel est le devoir que je viens remplir aujourd'hui devant vous.

Jean Raillard naquit à Lyon, en 1766, d'un honnête commerçant de cette ville, qui confia de bonne heure ce fils chéri aux soins du respectable M. Ray, qui était alors curé de Dardilly, et que l'abbé Foc assistait dans ses fonctions pastorales. Ce fut de ces dignes ecclésiastiques que le jeune Raillard reçut, avec les principes d'une éducation morale et religieuse, les principes de la langue latine, dans l'étude de laquelle il fit de si rapides progrès que, touchant à peine à sa quinzième année, il achevait ses humanités et entrait au séminaire de St-Irénée. Là, en suivant pendant deux ans des cours de philosophie et de physique, avec des jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise, il acheva de se décider à embrasser la carrière sacerdotale, pour laquelle ses premiers maîtres lui avaient d'ailleurs inspiré quelque goût; et bien que ses parens, loin de solliciter cette résolution, lui représentassent qu'il était libre de choisir, pour prendre un état dans le monde, entre le sacerdoce, la médecine et le barreau.

Pourquoi faut-il qu'à un âge où l'expérience ne guide point encore le jugement, à un âge où les avantages et les inconvéniens attachés aux diverses professions ne sauraient être pesés justement, l'homme doive prendre, indépendam-

ment de toute influence, je dirai presque de tout conseil, la plus grave des déterminations ? M. Raillard s'aperçut bientôt que ce qu'il avait cru être sa vocation n'était qu'une volonté faible ; et plein de ces sentimens de probité délicate et de religion scrupuleuse qui l'ont toujours distingué (1), du moment où il put douter qu'il fût réellement appelé à devenir prêtre, il renonça aux études ecclésiastiques et embrassa celle de la médecine. Et sous quels meilleurs auspices pouvait-il entrer dans la carrière médicale ! Jeune, doué alors d'une constitution heureuse, d'un esprit orné et déja à l'épreuve d'études abstraites, d'une aptitude extraordinaire au travail intellectuel, d'un caractère réfléchi, quels obstacles étaient capables de l'empêcher de s'élever à la hauteur d'une science qu'il honorait comme la plus utile, et dont les difficultés ne pouvaient qu'enflammer son jeune courage (2).

Il avait dix-huit ans, lorsqu'il commença à étudier la médecine, sous le docteur Biessy, professeur au collége de chirurgie de Lyon, qui, reconnaissant dans son élève les plus heureuses dispositions, se plut à les cultiver d'une manière toute particulière. M. Raillard répondit à la bienveillance de son maître ; et après avoir suivi,

pendant plus de deux ans, avec un succès remarquable, à l'école de chirurgie de notre ville, tous les cours qui s'y professaient, il alla perfectionner son instruction à Paris, sous les Fourcroy, les Cabanis, les Pelletan, etc., qui lui délivrèrent, lorsqu'il quitta l'école qu'ils ont tant illustrée, les témoignages les plus flatteurs sur son assiduité et ses succès. De retour à Lyon, il obtint au concours une place de chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu, et il se fit remarquer, pendant toute la durée de son service dans cet hôpital, par ses connaissances, son zèle et son exactitude. En 1792, il se présenta à l'Université de Valence (Drôme), pour prendre ses grades en médecine. La manière distinguée dont il sortit des diverses épreuves qu'il eut à subir pour obtenir le baccalauréat, la licence et le doctorat en médecine, lui valut les félicitations de l'Université et l'estime de ses juges. Muni de son diplôme, fort des études solides qu'il avait faites, et de l'expérience qu'il avait acquise dans les hôpitaux, il revint à Lyon exercer, au milieu de sa famille et de ses amis, une profession qu'il aimait passionnément; et édifier ses concitoyens par l'exemple de toutes les vertus, dont la pratique lui était si familière.

Ses parens, ses amis, ses concitoyens ne

tardèrent pas à s'apercevoir que ses talens égalaient sa modestie ; et il obtint, jeune encore, une confiance que, dans ces temps, on n'accordait guère qu'aux médecins qui avaient vieilli dans leur profession ; sans doute parce que l'enseignement clinique était encore très imparfait. Il est vrai que M. Raillard s'adonnait particulièrement à la pratique de l'art des accouchemens, branche de la chirurgie que les jeunes mains ont toujours cultivée plus heureusement. Élève de Peronnet, accoucheur non moins distingué par sa longue expérience que par les cours qu'il professait au Collége de chirurgie, guidé par l'étude approfondie de tous les secours que la médecine doit à la femme, dans les cas, heureusement si rares, où la parturition est impossible par les seuls efforts de la nature ; doué de cette douceur et de cette patience qui sont, sans contredit, les qualités les plus éminemment utiles à l'accoucheur, il ne pouvait que réussir dans cette carrière où les Levret, les Baudelocque, les Capuron se sont illustrés. Aussi, la réputation qu'il acquit d'abord, comme médecin-accoucheur, s'accrut-elle incessamment, pendant le reste de sa vie ; et hâtons-nous de le dire, cette réputation que tant d'autres se font si cruellement

en abusant du forceps, dans tous les cas d'accouchement tardif, il la mérita à tous égards. Le forceps ne fut entre ses mains que ce qu'il a toujours été entre les mains des plus grands maîtres, que ce qu'il fut entre celles du célèbre Baudelocque, qui ne trouva pas l'occasion de l'employer une fois sur mille.

Quoique notre confrère se livrât surtout à la pratique des accouchemens, il était loin de négliger les autres branches de la médecine, et de nouveau succès venaient chaque jour justifier et confirmer, en même temps, la confiance que déja de nombreux malades lui accordaient. A cette époque, où les travaux immortels des Bichat, des Pinel, n'avaient pas encore dissipé une partie des ténèbres qui obscurcissaient l'horizon médical; à cette époque où le Brownisme exerçait encore tout son empire, M. Raillard, nourri profondément de la doctrine d'Hippocrate, ne prenait pour guide que l'expérience des siècles. Abeille vigilante et industrieuse, il rassemblait, dans les loisirs du cabinet, les faits dont il avait été témoin, ceux qu'il observait journellement; il les analysait, et, les comparant ensuite aux faits analogues consignés dans les auteurs, son esprit judicieux et libre de préjugés savait

en tirer les plus sages conclusions (3). Il devint ainsi, en peu de temps, un praticien non moins éclairé que prudent.

Cependant, la révolution française s'éloignait de plus en plus de son honorable but ; et, profanant le nom sacré de la liberté, dictait au nom de la liberté ses arrêts sanguinaires. Lyon, secouant alors le joug ignominieux de la tyrannie conventionnelle, appelait ses citoyens sur ses remparts, et osait défier ses formidables ennemis. Fidèles à la voix de l'honneur, et sans calculer l'issue de cette lutte inégale, dans laquelle ils devaient tous succomber victimes de leur patriotisme et de leur haine pour l'oppression, les Lyonnais se précipitaient à l'envi sous l'étendard glorieux de cette révolte légitime. Ivre de leur enthousiasme, M. Raillard aurait armé son bras et suivi ses concitoyens au champ d'honneur; mais, ses talens leur étaient plus utiles que son bras : il fut nommé médecin de l'armée des assiégés, et il partagea avec nos respectables doyens, les docteurs Desgranges, Parat, Bugnard et Dumas, l'honneur d'étancher le sang précieux que les Lyonnais versèrent si noblement pour la patrie (4). Lorsque, la fortune ayant trahi leurs généreux efforts, le reste de nos malheureux concitoyens que le fer

ennemi avait épargnés, voué désormais à la hache des bourreaux, fuyait à travers les ruines fumantes de notre cité, M. Raillard osa rester au milieu des veuves et des enfans éplorés de ses compatriotes. Et tel est l'ascendant de la vertu sur le crime ; tel est surtout le respect que les plus vils scélérats conservent pour les hommes utiles à l'humanité, que notre confrère put reprendre ses travaux et satisfaire aux besoins de sa clientelle, sans éprouver la moindre persécution.

Le calme avait succédé à la tempête ; l'horizon politique s'était éclairci. M. Raillard, dont l'humble fortune croissait en portion de la réputation qu'il acquérait, songeait à se marier. Vainement ses amis le sollicitèrent-ils pour qu'il épousât une riche héritière qu'on lui proposait. Dans cette circonstance, il n'écouta que son cœur : il s'unit à une personne qui n'était riche que de ses vertus, et qu'il avait su distinguer sous les dehors les plus modestes. Digne exemple d'un désintéressement qui, s'il est rare dans le monde, ne l'est pas parmi les médecins! Le médecin doit, il est vrai, être au dessus du besoin et entouré de la considération publique ; mais malheur à celui qui, pour obtenir de tels avantages, serait réduit à la triste nécessité de faire

le sacrifice de ses goûts ou de ses affections! Son état ne lui assure-t-il pas une existence honorable, et la considération qu'il doit ambitionner est-elle celle qu'on achète avec de l'or ?

Le ciel manque rarement de bénir ces mariages auxquels président un sentiment bien doux et une estime solide. M. Raillard était heureux époux; il devint bientôt père non moins heureux. Il eut un fils digne de lui, qui, aujourd'hui, n'honore pas moins le commerce de notre ville par ses talens, que par cette exacte probité qui distingua toujours le négociant lyonnais.

Partagé entre les devoirs pénibles de sa profession, les devoirs si doux d'époux et de père et l'étude à laquelle il consacrait ses loisirs (5), notre confrère coulait des jours aussi heureux que peuvent l'être ceux du médecin, dont la vie n'est jamais exempte de ces désagremens que l'injustice et l'ingratitude du vulgaire sèment trop souvent sur les pas des praticiens, même les plus considérés. Médecins, apprenons à réparer, dans toutes les circonstances, les désordres, si souvent irréparables, que l'âge et la maladie produisent dans l'organisation humaine; ou résignons-nous à supporter patiemment, dans tous les cas d'insuccès, les traits de la calomnie, les reproches si injustes, et pourtant

si déchirans, d'un époux, d'une mère, d'un fils, à qui nous n'avons pu conserver l'objet de sa tendresse, et qu'une douleur respectable égare ! M. Raillard fut ainsi quelquefois abreuvé d'amertume. Mais, plein de cette modération, de cette bonté, qui lui étaient si naturelles, de cette tolérance que la philosophie inspire, et que prescrit la religion, il savait concentrer sa peine, la cacher à sa famille, pardonner à l'injustice et se taire : jamais on ne l'entendit proférer la moindre plainte (6).

Que de motifs de consolations ne dut-il pas avoir d'ailleurs, dans ces cas d'adversité passagère ! L'estime et la confiance publiques lui étaient justement acquises. Une réputation médicale basée sur le vrai mérite ne s'éteint pas sous les traits de l'injustice et de la calomnie. Celle de notre confrère croissait de jour en jour ; et quoique sa modestie le tînt éloigné de la foule des aspirans aux diverses places, dont l'Administration peut disposer en faveur des médecins, il fut nommé, en 1818, médecin en chef de l'hospice de l'Antiquaille. L'administration de cet hôpital jugea qu'elle ne pouvait faire un meilleur choix, dans l'intérêt des malheureux qu'elle soulage, ni récompenser plus honorablement des talens honorables.

L'hospice de l'Antiquaille, qui a remplacé l'ancien Bicêtre de la Quarantaine, ne jouit, vous le savez, messieurs, d'aucun revenu fixe. La ville et le département pourvoient à une partie de ses dépenses annuelles. Les dons de la charité publique, la modique rétribution que paient un grand nombre des malades qui sont admis dans cette infirmerie, forment d'ailleurs ses uniques ressources. L'administration de cet hospice, destiné sans doute à recevoir un jour gratuitement la foule innombrable des malheureux, que les autres hôpitaux de notre ville repoussent de leur sein, lutte admirablement, à force de zèle et de sacrifices, contre l'insuffisance des revenus de son établissement philantropique. Le bien qu'elle fait est immense, proportionnellement à l'argent dont elle peut disposer; mais, ce bien est infiniment petit, par rapport aux besoins de la population de notre département. Pourquoi le gouvernement ignore-t-il, ou semble-t-il ignorer cette vérité? Les médecins de l'Antiquaille ont certainement concouru à donner à cette institution si utile le degré de perfection auquel elle est déja parvenue. L'amélioration de son service médical date, en grande partie, de l'entrée en fonctions de M. Raillard, en qualité de médecin

en chef de cette maison. Il est vrai de dire qu'il fut puissamment secondé alors par nos honorables collègues, messieurs Repiquet et Pasquier, qui partageaient ses travaux. Ce fut sur leurs représentations, qu'on consentit à séparer le service des vénériens de celui des aliénés. La partie médicale de celui des vénériens, le plus pénible, et en même temps le plus important, parce que l'infirmerie des vénériens militaires venait d'être réunie à la maison, fut confiée à M. Raillard. M. Repiquet continua à présider à la distribution des soins chirurgicaux dans toutes les divisions de l'établissement.

C'est à l'administration de l'Antiquaille de vous dire, messieurs, avec quel zèle, avec quelle assiduité notre confrère s'est acquitté des devoirs qu'elle lui avait imposés ; à vous dire tout le bien que faisait naître le bon exemple qu'il donnait aux autres employés de la maison. C'est à l'administration municipale de vous rappeler les heureux résultats que produisit, sur la santé publique, la sévérité qu'il introduisit dans l'examen de l'état sanitaire et dans le traitement des filles, dont l'autorité doit garantir la santé, puisqu'elle impose leur débauche. C'est à l'administration de la guerre de notre division de

vous faire l'éloge de l'ordre et de la discipline qu'il maintenait parmi les militaires soumis à ses soins, et du traitement prompt et efficace qu'il appliquait à ces malheureuses victimes de l'oisiveté de nos garnisons. Les soins à donner, dans la ville, à une clientelle nombreuse ne le détournèrent jamais du service des infortunés qui l'attendaient à l'Antiquaille. L'éloignement de cet hospice, sa situation sur une colline escarpée et d'un accès difficile ; les temps les plus rigoureux, la saison des frimats, les chaleurs excessives de l'été ; les infirmités qui accablèrent notre confrère dans les dernières années de sa vie, rien ne put ralentir son zèle ni diminuer son ardeur : il ne discontinua son service dans cet hôpital que lorsque la douleur le condamna au repos.

M. Raillard avait ressenti, en 1810, des palpitations qui formèrent le début de la maladie obscure qui a miné peu à peu son existence. Il dut alors à feu M. Colomb de recouvrer en apparence une santé parfaite. Une seconde maladie qu'il éprouva, en 1822, et pour laquelle il reçut de notre Président, M. Martin, tous les soins qu'on peut attendre d'un ami sincère, vint agraver les sinistres soupçons qu'il avait conçus sur la nature de la première (7). Néan-

moins il se rétablit. Durant le mois de juin 1825, une douleur néphrétique le surprit au milieu de ses occupations. Cette douleur fut des plus cruelles : elle le jeta dans un état d'accablement qu'on n'avait point encore remarqué chez lui. Nos collègues, messieurs Bugnard et Dumas, se réunirent alors à M. Martin pour lui prodiguer, avec les secours efficaces de la médecine, les consolations non moins efficaces de la bienveillante amitié. Leurs soins empressés ne furent couronnés que d'un succès incomplet. M. Raillard sortit de son lit de douleur avec une santé chancelante, que, ni les remèdes les plus héroïques, ni le zèle éclairé des médecins qui l'entouraient, ni la tendre sollicitude d'une épouse et d'un fils ne pouvaient plus ranimer....

Notre confrère interroge alors l'état de ses organes ; ses amis ne sauraient l'abuser plus long-temps sur la gravité de sa maladie : elle est mortelle... Il en calcule froidement la durée ; il mesure avec fermeté le court espace qui le sépare encore de la tombe ; et, celant avec soin à sa famille chérie, et le jugement qu'il vient de porter, et les larmes amères que lui arrache l'idée d'être bientôt séparé d'elle, il ne songe plus qu'à mettre à profit un reste de vie. L'humanité souffrante réclame ses secours : il sur-

montera sa douleur pour appaiser celle des autres. Faible, languissant, il ira ranimer dans leur cœur un espoir qu'il n'a plus lui-même ; et, s'il rencontre un de ces malheureux voués à une mort certaine, il se dira tristement : Son tombeau s'élèvera près du mien ; mais, plus heureux que moi, il ignorera jusqu'à la fin qu'il touche à son trépas.

Telles étaient sans doute, messieurs, les pensées de notre courageux confrère, lorsque, déja dans les bras de la mort, il occupait si généreusement ses derniers jours à faire valoir, en faveur des autres, un art qui ne pouvait plus rien pour lui.

Cependant le terme fatal approche. M. Raillard, n'a pas cessé de répandre les bienfaits de la médecine, sur tous les malheureux qui l'appellent, à chaque instant du jour. Son air est calme ; ses traits ne sont altérés que par la souffrance. Souvent, il serre sans affectation dans ses bras son épouse et son fils.... Peut-être les a-t-il embrassés pour la dernière fois !!! Néanmoins il persiste dans la résolution qu'il a prise de poursuivre l'exercice de ses honorables fonctions, jusqu'à son dernier instant.

Cinq jours s'étaient à peine écoulés, depuis qu'il avait assisté, dans un accouchement péni-

ble et laborieux, l'épouse de l'un de nos concitoyens : il était auprès de l'un de ses plus anciens cliens (8) ; des paroles de consolation sortaient de sa bouche ; sa main serrait encore le bras du malade, elle interrogeait les battemens de l'artère.... Tout à coup, cette main devient froide, le médecin est renversé sur le siége où il est assis ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort : on s'empresse autour de lui ; il a rendu le dernier soupir....

Ainsi mourut M. Raillard, le 26 juillet 1827, à l'âge de 61 ans. Le ciel, qui l'avait accablé de ses rigueurs dans les derniers temps de son existence, lui réservait, à son heure suprême, une double faveur. Il n'a pas vu partir l'éclair du coup qui l'a frappé ; il est mort dans l'exercice même du plus noble sacerdoce de l'humanité.... Un pareil trépas est-il moins glorieux que celui du guerrier qui tombe au champ d'honneur ?

La Société de Médecine, qui n'avait jamais manqué, dans le cours de la maladie de notre confrère, de s'informer, avec le plus vif intérêt, de l'état de sa santé, ne put se faire représenter à ses funérailles. Elle ne reçut la nouvelle de sa mort qu'au moment où déja la famille du défunt et un concours immense de

citoyens de toutes les classes accompagnaient sa dépouille mortelle au champ du repos. Néanmoins, quelques uns de nos collègues purent entourer son cercueil, unir leur douleur à la douleur publique, et dire, en votre nom, à celui que la mort venait d'arracher de nos rangs, un éternel adieu.

Tout passe, messieurs, sur cette terre d'exil, et les êtres qui ont le plus honoré l'humanité, et les monstres qui l'ont le plus outragée. Mais la mémoire des bienfaiteurs des hommes ne meurt pas. Celle de M. Raillard vivra, tant que la reconnaissance sera une vertu, tant que le médecin philantrope demandera aux siècles passés des modèles à suivre. Le souffle glacé de l'aquilon a jauni près de vingt fois la feuille qui ombrage les tombeaux des Gilibert et des Marc-Antoine Petit ; et pourtant ces noms glorieux sont prononcés, chaque jour, avec vénération, autour de cette enceinte, par une population immense qui reçut les bienfaits de ces savans utiles. Dans quelques années, peut-être, leur cendre roulera ignorée sous les pieds de nos neveux ; cependant que nos neveux proclameront encore leurs titres sacrés au souvenir de la postérité.

NOTES.

(1) Né dans la religion catholique, affermi dans les principes de cette religion par l'éducation ecclésiastique qu'il avait reçue, M. Raillard pratiqua régulièrement pendant toute sa vie, mais en silence et sans ostentation, les devoirs pieux du chrétien. Ce fut, sans doute, dans les dogmes bienfaisans du christianisme qu'il puisa ses dernières consolations et le courage sublime, avec lequel il sut braver la mort. De pareils faits ne répondent-ils pas suffisamment aux accusations ridicules de quelques insensés, qui proclament que les médecins sont athées, parce qu'ils font de l'intelligence une fonction de la matière, parce qu'ils expliquent la vie par l'action des organes ?

(2) M. Raillard était doué d'une mémoire excellente; un jugement toujours sain tempérait en lui une imagination naturellement vive et brillante. Toutes ces facultés, qu'il avait développées par l'exercice, restèrent constamment voilées par un excès de modestie; je dirai mieux, par cette humilité qui résulte, dans les ames honnêtes, non de la conscience de notre faiblesse, mais bien de celle de notre éloignement de la per-

fection. Quoique notre confrère s'exprimât toujours avec ordre, avec clarté, avec précision, il prenait rarement la parole dans les assemblées, et ne discutait jamais.

(3) Il s'était dépouillé des préjugés de la vielle routine, et, adoptant l'esprit philosophique du siècle, il aimait à mettre en doute ce qu'autrefois on lui avait enseigné comme vérité incontestable. Dans les dernières années de sa vie, il suivait avec complaisance les sciences médicales dans les progrès immenses qu'elles font journellement vers la perfection.

(4) Dans la distribution des récompenses, que le gouvernement a accordées à nos concitoyens qui ont défendu Lyon, en 93, on a sans doute oublié les médecins qui servirent les assiégés au risque de leur fortune, au péril de leur vie.

(5) Qui de nous n'éprouve souvent le besoin d'éloigner sa pensée des images lugubres, des souvenirs douloureux que retrace notre profession? Heureux le médecin qui sait trouver alors dans les beaux-arts une récréation utile! M. Raillard a composé en secret quelques pièces de vers, qu'il ne montra qu'à un petit nombre d'amis. Je laisse à notre savant et éloquent confrère, le Docteur Ste-Marie, le soin de répondre au préjugé qui défend aux médecins le culte des Muses (*voy. Dissertation sur les médecins-poètes, par Etienne Ste-Marie, Lyon, Boursy*, 1823). Le dieu d'Epidaure était fils d'Apollon.... La flûte de Boerhaave empêcha-t-elle ce médecin d'être le premier de son siècle?

(6) Un seul mot exprimera à quel degré M. Raillard possédait cette vertu morale qui nous porte à faire du bien à tous nos semblables, sans distinction, et à

éviter de leur nuire : M. Raillard n'eut jamais d'ennemi... A Dieu ne plaise, pourtant, que je veuille élever des doutes sur le caractère de celui qui a le malheur d'en avoir ! Quel homme, quel médecin, surtout, peut se flatter d'échapper à la haine ? Les dangers inévitables d'une concurrence journalière, le choc non moins inévitable des intérêts et des amours-propres ne nous exposent-ils pas continuellement, dans l'exercice de notre profession, à faire naître l'inimitié ? C'est en vain que celui, dont le souffle de la faveur publique enfle la voile, tend une main généreuse à l'envieuse médiocrité : qu'il n'ose jamais croire qu'il n'a pas d'ennemis. L'envie est la mère de la malveillance ; et, on l'a dit avant nous, l'envie est un ver qui ne meurt qu'avec le cœur qu'il ronge. N'accusons point celui qui est victime de la haine ; et admirons celui que la haine a toujours respecté.

(7) Tout porte à croire que M. Raillard a succombé à une affection organique du cœur ou de l'aorte.

(8) M. Raillard est mort chez M. Penserat, marchand de verres, place des Jacobins.